

Deux Elvis pour deux solitudes
Picasso au Lapin Agile et Picasso at the Lapin Agile

Patricia Belzil

Number 86 (1), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1998). Review of [Deux Elvis pour deux solitudes : *Picasso au Lapin Agile* et *Picasso at the Lapin Agile*]. *Jeu*, (86), 31–34.

Deux Elvis pour deux solitudes

À quelques mois d'intervalle étaient présentées, en 1997, deux productions montréalaises de la comédie de l'acteur américain Steve Martin : *Picasso au Lapin Agile* et *Picasso at the Lapin Agile*, pour satisfaire les deux solitudes. Il y avait là une occasion assez rare de comparer le regard que peuvent porter les Québécois francophones et anglophones sur le Paris du début du siècle, et de voir que la langue et la culture, au-delà du partage d'un espace géopolitique, conditionnent notre vision du monde. Bien sûr, Anglo- et Franco-Montréalais partagent un mode de vie (les tam-tams du dimanche au pied du Mont-Royal, la frénésie des festivals d'été, un goût pour le *fastfood* international...), applaudissent ensemble aux spectacles de Carbone

14 et de Jean-Pierre Perreault, s'enorgueillissent unanimement de Betty Goodwin et de Leonard Cohen, etc. Tout cela les rallie sous une même bannière culturelle montréalaise. Mais montrez-leur un bistrot parisien du début du siècle : langue et culture orienteront leur perception dans deux directions opposées. Pour les anglophones, il s'agit d'un monde naturellement extérieur ; ils le visitent donc un peu en touristes. Il se crée au contraire chez les francophones, et d'une façon tout aussi naturelle, une sorte d'adhésion à l'univers des cousins ; aussi, pour eux, le voyage est-il avant tout historique. Ce qui, dans les deux

mises en scène de *Picasso...*, permet cette « analyse » ? La différence éloquente entre les représentations d'un personnage révélateur, *outsider* émergeant du magma de la mémoire universelle : j'ai nommé Elvis Presley.

Pour compliquer encore le problème de la perception, le texte vient de chez l'oncle Sam ; c'est dire que, déjà, le portrait d'époque flirte avec le pittoresque, genre *typical early twentieth-*

Picasso au Lapin Agile

TEXTE DE STEVE MARTIN ; TRADUCTION DE MICHEL TREMBLAY.
MISE EN SCÈNE : DENISE FILIATRAULT, ASSISTÉE DE SUZANNE BOUCHARD ; SCÉNOGRAPHIE : GUY NEVELU ; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; MUSIQUE : FRANÇOIS SASSEVILLE ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS ; MAQUILLAGES : JEAN BÉGIN ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY, CYBÈLE PERRUQUES INC.
AVEC MARC BELAND (ALBERT EINSTEIN), YVAN BENOÎT (FREDDY), PIERRE COLLIN (GASTON), PATRICE COQUEREAU (CHARLES DABERNOW, SCHMENDIMAN), BERNARD FORTIN (PABLO PICASSO), CLAUDE GENEST (LE VISITEUR), MARIE-FRANCE LAMBERT (SUZANNE, LA COMTESSE, UNE ADMIRATRICE), DANIELLE LORAIN (GERMAINE) ET GÉRARD POIRIER (SAGOT). PRODUCTION DU THÉÂTRE JUSTE POUR RIRE, PRÉSENTÉE EN JUILLET 1997.

Picasso at the Lapin Agile

TEXTE DE STEVE MARTIN. MISE EN SCÈNE : MILES POTTER ; DÉCOR ET COSTUMES : CHRISTINA PODDUBIUK ; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE. AVEC BARRIE BALDARO (GASTON), PETER COLVEY (CHARLES DABERNOW, SCHMENDIMAN), PAUL ESSIMBRE (PABLO PICASSO), JERRY FRANKEN (SAGOT), ELEANOR NOBLE (SUZANNE, THE COUNTESS, A FEMALE ADMIRER), HOWARD ROSENSTEIN (A VISITOR), PETER SMITH (FREDDY), MARIA SYRGIANNIS (GERMAINE) ET ERIC WOOLFE (ALBERT EINSTEIN). PRODUCTION DU CENTAUR THEATRE COMPANY, PRÉSENTÉE DU 23 SEPTEMBRE AU 19 OCTOBRE 1997.

century French bistrot. Mais ce reproche est bien injuste, car on ne saurait nier l'imagination dont regorge la pièce de Steve Martin qui, au-delà de la promenade historique, propose un pimpant divertissement sur le génie et sur les êtres qui en sont gratifiés, à partir de la rencontre entre Albert Einstein et Pablo Picasso en 1904 au célèbre Lapin Agile, alors que les deux grands hommes, encore peu connus, ont vingt ans. Jubilatoires caricatures (l'auteur ne se prive d'aucun cliché les concernant et, ma parole, ça fonctionne !), ces fous sympathiques échangeront leur vision de la science et des arts, de l'inspiration et du talent. Tout en préservant chez ses personnages l'aura mystérieuse du génie, qu'il ne banalise pas (on voit Einstein se livrer sans le moindre effort à d'acrobatiques calculs pour dépêtrer l'aubergiste d'une transaction de bouteilles de vin à donner la migraine), Steve Martin en fait surtout des jeunes hommes ordinaires, qui se seraient inscrits à l'académie des sciences et aux beaux-arts pour plaire aux femmes, et l'amusant combat de ces mâles pour séduire la belle Suzanne nous convainc sans mal de leur humaine nature.



Photo : Éric Hazan.

Cabriolante, la pièce multiplie les effets comiques : gags, apartés, clins d'œil au théâtre, à l'Histoire. Et, surtout, anachronismes à profusion. Ainsi, Picasso et Einstein se demandent quel troisième grand esprit complétera la trinité destinée à changer la face du siècle. Survient un mystérieux « visiteur » américain en qui ils reconnaissent leur égal. C'est Elvis qui vient livrer à Picasso un message de la part de « celle qui lui parle à l'oreille » : la vision des *Demoiselles d'Avignon* apparaît sur le mur du fond, sublime présent de la muse. Dans le ciel, Albert et Pablo regardent briller les étoiles de leur célébrité... Mais où est celle de leur ami américain ? Regardez plus haut, leur suggère l'intéressé, condescendant. Le showbiz, surtout américain, a bien sûr plus de popularité que le cubisme ou la physique.

Drôle d'Amerloque !

Denise Filiatrault a tiré tout le suc de cette fine comédie, s'amusant à l'évidence de cette joyeuse tour de Babel. Voilà en effet un véritable *melting-pot* culturel et temporel : un physicien allemand naturalisé Suisse (qui deviendra Américain quelque trente-cinq ans plus tard) et un peintre espagnol établi à Paris font connaissance dans un bistrot français et sont visités par le fantôme d'une future star américaine du rock ; d'autres extravagants passent par là : un galeriste, une comtesse allemande, un inventeur bidon, etc. Les accents de tout ce beau monde s'entremêlaient sans se contaminer, et la traduction de Michel Tremblay m'a paru une franche réussite, juste, drôle, sans racolage. Pour nous, francophones, par un évident paradoxe, la traduction sonne plus vraie que la version originale.

Alerte, acrobate, jouant de la vieillesse prématurée de Einstein (« Je fais partie de ces gens qui auront toujours l'air d'avoir quatre-vingt-six ans »), Marc Béland s'est révélé un fameux comique. D'ailleurs, ce rôle lui a valu le Masque de l'interprétation masculine (prix qu'il a obtenu également pour son interprétation de Prospéro dans *la Tempête* au Rideau Vert). Son vis-à-vis, Bernard Fortin, campait un Picasso hispanomacho aussi rigolo, avec la suffisance de la jeunesse douée et une élégance séduisante devant laquelle craquait la charmante Suzanne (Marie-France Lambert). Dans le rôle

de la patronne, Danièle Lorain excellait, comme toujours dans ce type de gouailleuse parisienne qui lui est si naturel ; son aplomb déclenchait des rires à chacun de ses sous-entendus déplorant les ardeurs ralenties de son mari. Toute la distribution manifestait un plaisir communicatif.

Qu'en a-t-il donc été d'Elvis ? Dans la mise en scène de Denise Filiatrault, ce personnage légendaire, qui vient suspendre le temps et amener l'inspiration à Picasso, est apparu clairement fantastique : ses souliers, bleu électrique (ses *blue suede shoes* !), brillaient de façon magique... Quelques-unes de ses répliques ont été laissées en anglais ; aisément compréhensibles, même pour qui avait de la langue du King une connaissance rudimentaire, ces phrases en anglais instaurent une distance plus grande entre l'assemblée européenne du Lapin Agile et ce drôle d'Américain.

Picasso au Lapin Agile,

Théâtre Juste pour rire,

1997. Sur la photo : Yvan

Benoît, Danièle Lorain, Marc

Béland (Einstein) et Bernard

Fortin (Picasso). Photo :

André Panneton.

An American in Paris

Au Centaur, c'est l'inverse qui s'est produit. Tandis que l'interprétation penchait plutôt du côté de l'imitation un peu convenue « à la française », le personnage d'Elvis était donné de façon résolument réaliste, comme s'il s'agissait du personnage le plus



ordinaire, le plus familier de cette galerie ! Chez Filiatrault, on riait, avec les lurons réunis au Lapin Agile, de ce fantôme déconnecté du réel de la pièce ; chez Potter, on s'identifiait à l'étranger, et on s'amusait de l'« ignorance » de l'Histoire de ces *funny* Parisiens. Cette différence, du moins à mes yeux, était très perceptible. On avait donc vraiment l'impression, au Centaur, d'un regard extérieur sur le Lapin Agile, plutôt que d'une irruption fracassante comme chez Filiatrault.

Cette honnête production anglophone, où se distingue l'interprétation de Paul Essiembre, incarnant un Picasso piaffant, grandiloquent tragédien (« I'm depressed ! »), souffre certes de la comparaison avec le spectacle du Théâtre Juste pour rire. Ici, pas de danse, ni de *blue suede shoes* lumineux ; quelques belles idées tout de même, comme ces étoiles qui illuminent le plafond de la salle pendant la scène du « visiteur ». Mais il y manquait un je-ne-sais-quoi de fou, d'éclaté, et du rythme, certainement.

Une autre différence frappante, d'ordre scénographique cette fois, distinguait les deux spectacles et signalait bien l'écart entre les visions du Lapin Agile qui nous étaient proposées. Dans la production du Centaur, le bar était côté cour, effacé. Or, dans un bistrot, n'est-ce pas le zinc qui trône, et les patrons, derrière, qui donnent « les airs » ? Denise Filiatrault en a tenu compte, et elle a attaqué la comédie de Steve Martin en dirigeant notre regard bien droit, dans le feu de l'action, sur le comptoir placé en plein centre, alors que Miles Potter s'y est pris de biais, privant de l'éclairage privilégié qu'il méritait l'un des principaux personnages de cette histoire : l'illustre Lapin Agile.

On aura beau dire que les États-Unis étendent leurs dangereux tentacules, il reste qu'au théâtre le produit culturel américain est malléable : à chacun son Elvis et à chacun son Lapin. **J**



Picasso at the Lapin Agile, Centaur, 1997. Sur la photo, à l'avant-plan : Eric Woolfe (Einstein) ; à l'arrière-plan : Maria Syrgiannis et Peter Smith.